



## Cahiers balkaniques

Hors-série | 2015

Les élites grecques modernes, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles :  
identités, modes d'action, représentations

---

### Kazantzakis, un intellectuel à l'épreuve de la réalité

*Kazantzakis, an Intellectual confronted to Reality*

*Ο Καζαντζάκης, ένας διανοούμενος απέναντι στην πραγματικότητα*

Gunnar De Boel

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceb/5765>

DOI : 10.4000/ceb.5765

ISSN : 2261-4184

#### Éditeur

INALCO

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2015

ISBN : 978-2-85831-224-5

ISSN : 0290-7402

#### Référence électronique

Gunnar De Boel, « Kazantzakis, un intellectuel à l'épreuve de la réalité », *Cahiers balkaniques* [En ligne],  
Hors-série | 2015, mis en ligne le 11 décembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/5765> ; DOI : 10.4000/ceb.5765

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons  
Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

# Kazantzakis, un intellectuel à l'épreuve de la réalité

*Kazantzakis, an Intellectual confronted to Reality*

*Ο Καζαντζάκης, ένας διανοούμενος απέναντι στην πραγματικότητα*

Gunnar De Boel

---

## Kazantzakis : un « bolcheviste » dans le réseau clientéliste libéral

- <sup>1</sup> Kazantzakis est un intellectuel pur-sang. Tout en pratiquant les belles lettres dès l'âge de 23 ans, il rend compte de ses multiples voyages en écrivant des correspondances pour des journaux athéniens et gagne son pain en écrivant des livres scolaires et des articles d'encyclopédie pour les éditeurs athéniens Dimitrakos et Elefthéroudakis.
- <sup>2</sup> Il fait clairement partie du réseau clientéliste du parti libéral, venizéliste (BIEN, 2007, 53). De la même façon qu'il pourra toujours compter sur le soutien de Georgios Papandréou (JANIAUD-LUST, 1970, 477 ; BIEN, 2007, 51, 55, 56), figure de proue de ce parti, sur celui d'auteurs libéraux comme Théotokas (BIEN, 2007, 217 ; du moins jusqu'en 1946, cf. TZIOVAS, 2006, 80) et, bien sûr, Prévélakis qui lui reste aussi acquis. Au contraire, quand les monarchistes sont au pouvoir, Kazantzakis n'a rien à espérer des pouvoirs publics. La décennie des années 1920, pendant laquelle il se déclare pourtant « bolcheviste de l'extrême »<sup>1</sup>, dans une lettre de 1923 (1958, 152), à sa première épouse, Galateia, ne change rien à son appartenance au réseau venizéliste, même si cela le place dans un grand écart avec lui-même. Ainsi, dans une autre lettre à Galateia, de 1922 (1958, 90), il appelle le coup d'état du colonel Plastiras, après la débâcle de l'armée grecque en Asie Mineure, « notre révolution », parce qu'elle est le fait d'un venizéliste, même s'il se demande immédiatement après si cette révolution émane du peuple ou de certaines personnalités qui se servent des masses ; il conclut : « C'est toujours une lumière, un pâle reflet du grand incendie futur, du nôtre »<sup>2</sup>.

- 3 Ce grand incendie, c'est évidemment la révolution communiste, qu'il appelle de ses vœux. Nous reviendrons sur cette duplicité bien caractéristique.
- 4 En fait, Kazantzakis, d'après une autre lettre à Galateia, de décembre 1922, se voyait surtout en grand intellectuel, qui essayait aussi d'écrire :
- Voilà ma force : la pensée et l'écriture. La première, je la réussis bien, je n'ai pas honte de le dire. Je sens mon cerveau bien solide, de très bonne qualité, très lumineux. La deuxième, l'écriture, je la réussis moyennement. Mon art n'est pas net, pur, grand.  
(1958, 127)<sup>3</sup>

## Penseur ou écrivain ?

- 5 Or, il est permis de douter du jugement qu'il porte sur sa carrure de penseur. Il est certain que Kazantzakis avait beaucoup lu, mais il est aussi certain qu'il était un grand compilateur. On sait que la théorie métaphysico-philosophique qu'il a consignée dans son *Ascèse*<sup>4</sup> était surtout un mélange de l'élan vital de Bergson et du Surhomme de Nietzsche. Mais dans sa thèse sur Nietzsche, qu'il a écrite pendant son séjour parisien de 1907 à 1909, son accès à ce philosophe était encore indirect : en effet, il recopiait de façon éhontée des pages entières des commentateurs français de Nietzsche, en particulier Henri Lichtenberger, Émile Faguet et Alfred Fouillée (DE BOEL, 2006). Cela l'amenait, par exemple, à adopter l'idée de Lichtenberger, selon lequel Nietzsche enseignait que « l'homme est une parcelle de la volonté éternelle et infinie, et en cette qualité, il est, lui aussi, éternel et indestructible » (1899, IX). Trois ans plus tard, Lichtenberger ira jusqu'à dire que Nietzsche enseigne que « l'homme est une parcelle de la substance infinie, de la divinité » (1902, 783).
- 6 Kazantzakis base sur cet enseignement, attribué de façon erronée à Nietzsche, son idée fondamentale de l'étincelle (« σπίθα ») divine dans chaque homme. Mais quand Nietzsche parle de « vie éternelle », c'est uniquement pour se moquer du christianisme, qui utilise la croyance en une vie éternelle comme os à ronger pour détourner l'attention de cette haine pour la vie et de cette qualité misérable de la vie qu'il prêche (DE BOEL, 2009, 116-120). Nous verrons que sur ce point, loin de s'aligner sur Nietzsche, Kazantzakis se trouve plutôt sur la ligne du christianisme le plus ascétique, le plus hostile à la vie terrestre. Cette ligne-là, le véritable Nietzsche la tenait en horreur. Le compilateur se laisse donc piéger par les sources secondaires qu'il utilise trop facilement.

## Idéologie ou métaphysique ?

- 7 Dans une lettre de 1936 à son ami Prévélakis, Kazantzakis divise sa vie jusque-là en trois périodes, du point de vue de l'idéologie à laquelle il adhérait alors :
- Jusqu'en 1923, il était nationaliste, et sentait à côté de lui l'ombre de Dragoumis.
  - De 1923 à 1933, il suivait la gauche (sans n'avoir jamais été communiste, ajoute-t-il), et sentait à côté de lui l'ombre de Panaït Istrati.
  - Maintenant, il ne suit plus personne ni aucune couleur : ce dernier stade est celui de la liberté (PRÉVÉLAKIS, 1965, 464-465).
- 8 Mais il faut se méfier quand un auteur fait lui-même l'analyse de son œuvre et de sa carrière d'écrivain ou de penseur. D'une part, ces coupures sont loin d'être absolues. Il est évident que pendant la décennie de 1930 l'ombre de Dragoumis est toujours bien là (BIEN,

2007, 131 ; 158). D'autre part, aucune période n'est exclusivement dominée par une seule idéologie. Ainsi, il avait, dès le début de sa période de gauche, une appréhension fondamentale devant le côté matérialiste de la doctrine socialiste. Enfin, il est évident que pendant la troisième période, comme déjà pendant la décennie précédente, le fascisme, dans ses manifestations italienne et espagnole, attire notre auteur. Déjà en 1924, il dit dans une lettre à son épouse que « Mussolini est peut-être beaucoup plus grand que ce que nous avons coutume de croire jusqu'ici » (1958, 235)<sup>5</sup>. C'est précisément le côté totalitaire du fascisme qui le fascine : la mainmise d'un mouvement non seulement sur le cadre politique, mais sur tout l'environnement social, économique et culturel de la société, exactement comme ce qui se passe avec le bolchevisme (*ibidem*). En 1936, il décrit, dans le texte *la Peur et la Faim*<sup>6</sup> auquel nous aurons à revenir, la gauche et le fascisme comme des

collaborateurs secrets, qui se battent pour le même but.

— Quel but ?

— Que l'âme de l'homme se secoue un peu, qu'elle reste éveillée autant qu'elle peut, qu'elle tremble un peu de peur, ou qu'elle se rue tout autour, insatiable, poussée par la faim.

(VRETTAKOS, 1960, 579)<sup>7</sup>

- 9 Aussi, tout porte à croire que ces différents changements de cap sont surtout superficiels, et que le seul cap qu'il gardera pendant toute sa vie et qui le fera toujours prendre le côté des idéologies les plus extrémistes, c'est son aversion des valeurs bourgeoises telles que la stabilité, le confort, le bonheur (BIEN 2007, 35).
- 10 Ainsi, dès son manifeste *Ascèse* il reprend à son compte les exhortations de Dieu, qui ordonne de brûler maison et idées, et d'abandonner femme et enfants pour le suivre (1965, 76-77). C'est clairement cet aspect-là du Jésus néotestamentaire (cf. p. ex. l'évangile de Luc, 18, 29-30) qui inspire Kazantzakis.
- 11 Dans son évangile à lui, Kazantzakis ne cesse de prêcher la haine. Il déclare la guerre à ceux qui sont contents, rassasiés, stériles. La haine vaut mieux que la philanthropie essoufflée, parce qu'il faut rechercher l'impossible, comme le font les amoureux (1965, 77-78). Par un tour de passe-passe bien typique, l'amour devient donc synonyme de la haine. L'humanité est appelée à suivre l'exemple du Dieu de Kazantzakis, qui n'est pas précisément un Dieu de bonté. Il est dur, et ne soucie pas des êtres humains ou des animaux : il crée tout, l'aime un instant et puis l'anéantit (1965, 66-67)<sup>8</sup>. Il y a donc un travail de destruction à faire : il faut faire table rase de ce qui existe, car essayer de seulement l'améliorer ne ferait qu'aggraver le mal. C'est pourquoi il faut d'abord augmenter l'injustice, pour pouvoir tout anéantir ensuite et recommencer sur des bases saines (1965, 78).

## La grille de lecture appliquée au monde réel

- 12 Ce qu'il veut dire par là, à un niveau non plus métaphysique, mais pratique, est expliqué clairement dans une lettre à Galateia datant de mai 1923, contemporaine à l'écriture d'*Ascèse* :

Toute tentative d'amélioration diffère la victoire définitive. Voilà encore une invention, une ruse de bourgeois déguisés. Aujourd'hui, nous n'avons qu'un seul devoir : le Renversement. (...) Le « Renversement » doit dépasser ce premier stade, celui de la discussion, et entrer dans le deuxième – le stade de la foi, sur laquelle plus aucune discussion n'est possible; tout ce qu'elle fait, c'est d'allumer les cœurs,

d'engendrer des actions, de détruire des civilisations et d'en créer de nouvelles. Jamais les discussions n'ont renouvelé la face de la terre. (...) Ce qui a toujours renouvelé la Terre c'est la Passion, l'enthousiasme, la Foi sans arguments intellectuels.

(1958, 202-203)<sup>9</sup>

- 13 Ce rejet de la discussion, des arguments intellectuels, rationnels, et cet éloge de la Foi sont des caractéristiques qui peuvent étonner de la part d'un intellectuel. En fait, qu'il soit inspiré – comme cela lui est arrivé successivement –, par le nationalisme, le communisme ou le fascisme, la seule chose qui importe vraiment pour Kazantzakis, c'est de détruire de fond en comble la civilisation bourgeoise existante : celle de l'Europe occidentale, surtout de la France et de la Grande-Bretagne. Voilà à ses yeux les responsables de tout ce qui va mal. Ainsi, quand en 1936 des intellectuels appellent à signer une pétition contre l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie mussolinienne, il publie, le 20 juillet 1936, dans le journal *Kathimerini* le fameux texte *la Peur et la Faim*, où il dit :

Parmi les grandes nations, l'Allemagne, le Japon, l'Italie suffoquent aujourd'hui dans leurs frontières, elles ne peuvent pas s'étendre, elles ont faim ; la France et l'Angleterre sont rassasiées, elles ont partagé le monde entre elles et regardent avec peur les peuples affamés, sans terre. (...) Il y a quelques mois, nos « intellectuels » ont colporté une pétition furieuse et indolore contre l'Italie qui s'est jetée sur l'Abyssinie pour la manger. Quelqu'un m'a demandé si je la signerais. (...) Je la signerais, si la protestation était contre l'Angleterre et la France, qui possèdent le monde entier et refusent de donner de la terre aux peuples pauvres pour qu'ils puissent vivre. Ce sont les capitalistes inhumains, rassasiés, parmi les nations, et ils ne laissent pas les autres peuples, les prolétariens, lever la tête.

(VRETTAKOS, 1960, 577-578)<sup>10</sup>

- 14 La destruction totale de cette civilisation de nantis est nécessaire. On en a observé les bienfaits, dit Kazantzakis, dans une lettre envoyée à sa femme le lendemain de l'évacuation de Smyrne par l'armée grecque, en septembre 1922, en Allemagne et en Russie, où la destruction suite à la défaite dans le premier cas, et à la révolution bolchevique dans le second, a conduit à une renaissance de ces pays, contrairement à la France. De la même façon, il espère que le désastre qui secoue la Grèce à ce moment précis sera le début de sa renaissance :

C'est comme ça que je le prends, et je l'accepte avec gratitude. Une victoire pour le régime actuel serait néfaste pour la Grèce. Elle mettrait bien en selle les infâmes actuels et elle anesthésierait le peuple, qui ne demande que ça. Ce grand malheur, au contraire, ou bien le fortifiera, ou bien l'anéantira. Les deux issues sont préférables à son existence misérable actuelle.

(1958, 77-78)<sup>11</sup>

- 15 Ces paroles glaciales semblent annoncer la conception hitlérienne, pour qui le peuple allemand méritait sa destruction, vu qu'il s'était montré incapable de vaincre.
- 16 Remarquons tout de même en passant que, dans la vraie vie, la haine n'inspire qu'horreur à Kazantzakis, pour qui la campagne d'Asie Mineure révèle les limites du chauvinisme. Ainsi il écrit à Galateia, depuis Belgrade, en mai 1922 :

Quelle horreur que toutes ces frontières, remplies de haine et de sang. (...) Je pense aux Turcs, aux Bulgares, à tous ces gens qu'on nous a appris à haïr. Quelle douceur dans mon cœur maintenant !

(1958, 16)<sup>12</sup>

- 17 Mais il ne faut pas oublier que Kazantzakis ne se soucie pas des individus : le lendemain de l'évacuation de Smyrne, il écrit à sa femme : « L'Homme nous fend le cœur, c'est pour lui que nous nous battons, pas pour les hommes minables » (1958, 77)<sup>13</sup>.

L'internationalisme affiché ne change en rien la priorité toujours donnée à la destruction. En ce qui concerne le programme de reconstruction, Kazantzakis ne propose rien de bien concret : il dit – toujours dans une lettre à Galateia ! – que l'école doit préparer les élèves à un seul but :

[...] qu'ils détruisent le monde ancien (celui de leurs parents) et qu'ils en construisent un nouveau. Le but de l'École doit maintenant être clair, impitoyable, strict. Plus tard, plus tard, quand nous aurons vaincu, avec la force de notre Dieu, alors nous verrons. Alors viendra l'art, la musique, l'idylle. Et si nous vivions à ce moment-là, nous serions les premiers à poser à nouveau des mines, pour une nouvelle destruction et une nouvelle création.

(1958, 174)<sup>14</sup>

- 18 En d'autres termes, ce moment de la reconstruction ne viendra jamais. La destruction doit être permanente, et elle doit concerner aussi – surtout – la culture, tout comme la révolution maoïste – que d'ailleurs, bien sûr, il admirera plus tard (1962, 323 ; 326).

### Les « savants barbares » : Tolède, Londres

- 19 Ce travail de destruction est confié, dans la vision de Kazantzakis, aux peuples barbares. À l'origine, il pensait que les Russes communistes s'en acquitteraient, mais il se rend compte que ceux-ci s'embourgeoisent très vite. Toutefois, au cours des années 1930 il voit, émerveillé, apparaître des savants barbares dans la guerre d'Espagne, qui utilisent la force industrielle pour détruire des villes. Il regarde étonné ses collègues journalistes, qui suivent le spectacle de cette destruction sans la moindre détresse. Cette absence de détresse, il l'a d'ailleurs déjà diagnostiquée en lui-même, au moment où il observe des bombardiers qui lâchent leurs bombes sur Tolède :

Au lieu d'anges, des avions maintenant, mais le but mystique était le même : que Tolède se secoue, se libère de la certitude, de la sagesse et de la médiocrité, qu'il devienne cendres, haute vision, témoin tout pâle, tout blessé d'une idée. Que l'idée mange le corps, que celui-ci n'existe plus pour rendre trouble la flamme. La substance de Tolède est restée, tout le superflu est devenu cendres.

J'ai honte de l'écrire, mais je n'ai senti aucune détresse. Au contraire. Une joie sauvage m'a saisi. Ce Tolède-ci est plus utile à l'homme que l'autre Tolède qui m'avait tellement déçu quand je l'ai vu la première fois. Je m'attendais à voir un rocher sans eau, sans verdure, avec des hommes secs et taciturnes. Et j'avais trouvé une ville riante, provinciale, avec des commerçants, des photographes, des popes. Maintenant, ils sont encore tous là – leur espèce ne s'élimine pas si facilement que ça –, mais dans leurs yeux se reflètent les ruines et les terribles scènes qu'ils ont vues et les angoisses qui sont passées ; et cela les rend un peu moins commerçants, photographes et popes.

(1964a, 164)<sup>15</sup>

- 20 « Que Tolède se secoue... ». Ce texte date du séjour de Kazantzakis comme correspondant pour le *Kathimerini* en Espagne, d'octobre à novembre 1936. On reconnaît tout de suite la définition qu'il avait donnée, en juillet de la même année, dans *la Peur et la Faim*, du but – toujours cette terrible perspective téléologique ! – commun pour lequel, d'après lui, aussi bien la gauche que le fascisme se battent : « que l'âme de l'homme se secoue un peu » (voir plus haut). On se rend compte que sa description du bombardement de Tolède est dans la droite ligne de ce qu'il écrivait dans son *Ascèse* à propos des gens « contents, rassasiés, stériles ». Tolède est coupable d'un bonheur mesquin : les gens rient, en plus d'être stupidement commerçants, photographes, curés. Le bombardement a donc « sauvé », délivré la ville de ses certitudes, de sa sagesse, de sa médiocrité. L'emploi de

mots clés d'*Ascèse*, comme « rédemption » («λύτρωση», 1965, 61 ; ici «λυτρωθεί») et « éliminer, anéantir » («εξαφανίζω») dans ce contexte montre bien que Kazantzakis interprète le drame espagnol selon les catégories propres au système métaphysico-religieux développé dans son *Ascèse*. L'important est de comprendre que ce livre n'est pas seulement un traité de métaphysique, déconnecté de la réalité de tous les jours. Il forme au contraire la grille à travers laquelle les événements sanglants d'une guerre bien réelle sont interprétés !

- 21 Et ce n'est pas fini. Kazantzakis se trouve à Londres, en 1940, quand les premiers bombardiers allemands survolent le pays ; il se réjouit de voir à nouveau des savants barbares qui vont ravager les villes :

À ce moment-là, on entendait hurler les toutes premières sirènes d'alarme à Londres. (...) Les sirènes signalent l'approche des avions ennemis, les clochettes les gaz toxiques et les maladies que le savant barbare de nos jours a appris aux hommes à répandre pour ravager les villes. (...)

Une curiosité sauvage, inhumaine faisait en sorte que je reste immobile. Voilà, me dis-je, le premier cri, le premier rôle de la civilisation industrielle mourante. Le mot d'ordre de la destruction vient d'être donné. (...)

Jusqu'à maintenant, songeais-je, je n'ai jamais vécu un instant aussi crucial à l'échelle mondiale. Il faut que j'en profite jusqu'au bout !

(1964b, 220-221)<sup>16</sup>

- 22 Ce texte sera publié début 1941, au moment où la nation grecque repousse l'envahisseur italien. Kazantzakis travaille encore à son roman *Au palais de Cnossos*<sup>17</sup>, qu'il destine à la *Jeunesse*<sup>18</sup>, le magazine du mouvement de la jeunesse EON du régime dictatorial de Metaxas. Ce roman, dans le droit fil de l'*Odyssée* de l'auteur, représente les puissances coloniales, la Grande-Bretagne et la France, sous les couleurs de la civilisation minoenne décadente (BEATON, 2006, 184). Ces démocraties libérales sont les pays de la « belle vie » («καλοπέραση») : encore un mot clé, qui cristallise précisément l'horreur de Kazantzakis devant le confort de la vie bourgeoise. Ce mot est associé à l'Angleterre, de façon apparemment anodine, dans la relation de son voyage en Angleterre : le goût pour la belle vie constitue la cohésion profonde de la civilisation anglaise (1964b, 73). Mais le même mot est utilisé dans *Au palais de Knossos*, où il caractérise justement la décadence de cette civilisation épuisée, qui a oublié comment se battre (2007, 326). La clé de l'interprétation est donnée une fois de plus par *Ascèse*, où ce mot apparaissait dans un contexte qui rappelle le Discours sur la Montagne de Jésus (Mt. 5). Il y est dit que Dieu n'est pas un bon père de famille équitable :

L'Injustice, la Dureté, le Désir, la Faim sont les quatre juments qui dirigent son char sur notre terre accidentée.

Dieu n'est jamais créé à partir de bonheur, de belle vie et de gloire, mais à partir de honte, de faim et de larmes.

(1965, 75)<sup>19</sup>

- 23 Dans *Au palais de Cnossos*, cette civilisation de la « belle vie » sera détruite, à la fin du livre, par les barbares Doriens, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau aux Russes soviétiques (KAKRIDIS, 2005, 284-285 ; DE BOEL, 2014, 271-272). Heureusement pour Kazantzakis, la publication du magazine est arrêtée après l'invasion allemande en Grèce, et le roman, que l'auteur avait soigneusement oublié dans son tiroir, ne sera publié qu'en 1981.

## L'écrivain se libère du penseur

- 24 Mais la résistance héroïque du peuple grec contre les envahisseurs italiens puis allemands a rétabli les relations si difficiles de Kazantzakis avec son propre peuple, qu'il commence à estimer et à aimer, et qu'il voit souffrir si désespérément pendant le premier hiver de l'occupation (BIEN, 2007, 162). Là, il n'est plus question de se réjouir de la guerre. Déjà, quand il voit les bombardiers allemands survoler son île d'Égine, le 15 mai 1941, ce n'est plus de la fascination qu'il ressent, mais de l'inquiétude, et il exhorte Eleni, sa future deuxième épouse de supporter avec dignité ces moments terrifiants (1968, 396). Malgré la prise de conscience, annoncée dès 1922, que la souffrance de membres d'autres peuples le touche désormais autant que la souffrance d'un Grec, malgré ces professions d'internationalisme, c'est bien la souffrance de son propre peuple qui fait le déclic en 1941. Désormais, la guerre est condamnée, dans le roman *Zorba* (BIEN, 2007, 164), qu'il commence à écrire en août 1941 et qu'il termine en mai 1943. Ce roman est un règlement de comptes tardif avec Dragoumis (BIEN, 2007, 161), le chef de l'action grecque en Macédoine ottomane. *Zorba* a participé à cette lutte-là, et il n'en est pas fier :

Autrefois, je disais : celui-ci est Turc, ou Bulgare, celui-là est Grec. J'ai fait des choses pour la patrie, patron, qui te feraient dresser les cheveux sur la tête : j'ai égorgé, j'ai volé, j'ai brûlé des villages, j'ai violé des femmes, j'ai anéanti des maisons... Pourquoi ? Parce qu'ils étaient Bulgares, Turcs (...) Je suis devenu plus malin, je regarde maintenant les gens et je dis : celui-ci est quelqu'un de bien, celui-là un méchant. Ça n'a pas d'importance s'il est Bulgare ou Grec. C'est pareil pour moi. Bon ou méchant, voilà la seule question que je me pose maintenant. Et comme je vieillis, (...), je crois que je commence à même plus me poser cette question-là ! (...). J'ai pitié de tous (...).  
(1959, 268)<sup>20</sup>

- 25 Kazantzakis semble découvrir dans ce roman les horreurs de la guerre, en même temps qu'il célèbre l'être humain individuel avec ses petits bonheurs mesquins de la vie de tous les jours, ceux-là précisément qui désignaient la ville de Tolède comme ville « à anéantir ». L'intellectuel, toujours en vadrouille dans le monde entier, toujours à l'affût des bouleversements qui « secouent » les sociétés, tout en restant de marbre devant les souffrances des individus, a été finalement touché en plein cœur par le spectacle de l'héroïsme d'abord, de la grande misère ensuite de ses compatriotes, qu'il ne pouvait plus traiter juste comme des pions dans la marche du monde. Finalement, le penseur plutôt médiocre, mais fanatique peut utiliser ses dons littéraires indéniables à bon escient, et devenir un grand écrivain.

---

## BIBLIOGRAPHIE

BEATON Roderick, 2006, "Minoans in Modern Greek literature", in Giannis HAMILAKIS & Nicoletta MOMIGLIANO (éds), "Archaeology and European Modernity: Producing and Consuming the 'Minoans': Creta Antica", *Rivista annuale di studi archeologici, storici ed epigrafici*, Centro di Archaeologia Cretese, Università di Catania, vol. 7, pp. 183-95.



- BIEN Peter, 2007, *Kazantzakis, Politics of the Spirit*, vol. 2. Princeton & Oxford: Princeton University Press.
- DE BOEL Gunnar, 2006, *Ο Καζαντζάκης «πιστός αναγνώστης» των γάλλων σχολιαστών του Nietzsche*. Athènes : Psychogios (éd.), p. 215-228.
- DE BOEL Gunnar, 2009, "The French sources between the young Kazantzakis and Nietzsche", *The Historical Review/La Revue Historique*, vol. v, pp. 107-120.
- DE BOEL Gunnar, (2014), "Rethinking the Greek Legacy. Dorians in Modern Greek Fiction", in D. TZIOVAS (éd.), *Re-Imagining the Past. Antiquity and Modern Greek Culture*, Oxford: Oxford University Press, pp. 266-281.
- JANIAUD-LUST Colette, 1970, *Nikos Kazantzaki, Sa vie, son œuvre (1883-1957)*, Paris : François Maspero.
- KAKRIDIS Fanis, 2005, «Η αρχαιότητα στα παιδικά μυθιστορήματα του Νίκου Καζαντζάκη», in S. KAKLAMANIS & M. PASCHALIS (éds), *Η πρόσληψη της αρχαιότητας στο βυζαντινό και νεοελληνικό μυθιστόρημα*, Athènes : Stigmi.
- KAZANTZAKIS Nikos, 1958, *Επιστολές προς την Γαλάτεια*, Athènes : Difros.
- KAZANTZAKIS Nikos, 1959, (5<sup>e</sup> éd.), *Βίος και πολιτεία του Αλέξη Ζορμπά*, Athènes : Eleni Kazantzaki.
- KAZANTZAKIS Nikos, 1962, (5<sup>e</sup> éd.), *Ταξιδεύοντας. Ιαπωνία-Κίνα*, Athènes : Eleni Kazantzaki.
- KAZANTZAKIS Nikos, 1964a, (4<sup>e</sup> éd.), *Ταξιδεύοντας. Ισπανία*, Athènes : Eleni Kazantzaki.
- KAZANTZAKIS Nikos, 1964b, (5<sup>e</sup> éd.), *Ταξιδεύοντας. Αγγλία*, Athènes : Eleni Kazantzaki.
- KAZANTZAKIS Nikos, 1965, (3<sup>e</sup> éd.), *Ασκητική. Salvatores Dei*, Athènes : Eleni Kazantzaki.
- KAZANTZAKIS Nikos, 1981, *Στα παλάτια της Κνωσού*, Athènes : Eleni Kazantzaki.
- LICHTENBERGER Henri, 1899, *Friedrich Nietzsche. Aphorismes et fragments choisis*, Paris : Félix Alcan.
- LICHTENBERGER Henri, 1902, « Le testament philosophique de Nietzsche », *La Revue de Paris*, vol. 9, n° 2, p. 779-808.
- PRÉVÉLAKIS Pandelis, 1965, *Τετρακόσια Γράμματα του Καζαντζάκη στον Πρεβελάκη*, Athènes : Eleni Kazantzaki.
- PSYCHOGIOS (éd.), 2006, *Νίκος Καζαντζάκης. Το έργο και η πρόσληψή του*, Héracleion : Centre de littérature grecque.
- TZIOVAS Dimitris, 2006, *Ρεαλισμός και παραπλανητική τέχνη : Ο Χριστός ξανασταυρώνεται, ο Θεοτοκάς και η Αριστερά*, Athènes : Psychogios (éd.), p. 73-89.
- VRETTAKOS Nikiforos, 1960, *Νίκος Καζαντζάκης. Η αγωνία του και το έργο του*, Athènes : Sypsas.

## NOTES

1. «μπολσεβίκος των άκρων».
2. «Πάντως είναι ένα φως. Είναι μια χλωμή ανταύγεια της ερχόμενης, μεγάλης δικής μας πυρκαγιάς».
3. «τούτο είναι η δύναμή μου: να σκέφτομαι και να γράφω. Το πρώτο το καταφέρνω καλά, δεν ντρέπομαι να το πω. Νιώθω το μυαλό μου πολύ στερεό, πολύ καλής ποιότητας,

φωτεινότητα. Το δεύτερο, το γράψιμο, το καταφέρνω μέτρια. Δεν είναι καθαρή, αγνή, μεγάλη η τέχνη μου».

**4.** *Ασκητική, Salvatores Dei. Première publication en 1927.*

**5.** «Ο Μουσολίνι είναι, ίσως, πολύ μεγαλύτερος απ' ό,τι ωστόσο συνηθίσαμε να θαρρούμε».

**6.** «Ο φόβος και η πείνα».

**7.** «κρυφοί συνεργάτες και μαχόμενοι για τον ίδιο σκοπό. - Ποιο σκοπό; - Να κουνηθεί λίγο η ψυχή του ανθρώπου, να μείνει όσο μπορεί πιο άγρυπνη, να τρέμει λίγο από το φόβο ή να χυμάει, άπληστη γύρα της, σπρωγμένη από την πείνα».

**8.** *Le verbe utilisé est αφανίζει. Nous aurons l'occasion de le retrouver dans des contextes moins métaphysiques.*

**9.** «Κάθε απόπειρα καλύτερης αναβάλλει την οριστική νίκη. Είναι κι αυτή εφεύρημα, τερτύπι μεταμφιεσμένων αστών. Σήμερα ένα μόνο χρέος έχομε: την Ανατροπή. (...) Η 'Ανατροπή' πρέπει να περάσει το πρώτο αυτό στάδιο, τη συζήτηση, και να μπει πια στο δεύτερο - στο στάδιο της πίστης, που πια δε συζητείται και δε συζητεί ανάβει μόνο τις καρδιές, γεννάει τις πράξεις, καταστρέφει πολιτισμούς, γεννάει καινούργιους. Ποτέ οι συζητήσεις δεν ανανέωσαν το πρόσωπο της γης. (...) Ό,τι ανανέωσε πάντα τη Γης ήταν το Πάθος, ο ενθουσιασμός, η χωρίς επιχειρήματα διανοητικά Πίστη».

**10.** «Από τα μεγάλα Έθνη σήμερα η Γερμανία, η Ιαπωνία, η Ιταλία, πνίγονται στα σύνορά τους, δεν έχουν πού ν' απλωθούν, πεινούνε· η Γαλλία και η Αγγλία είναι παραχορτασμένες, μοιράστηκαν τον κόσμο και κοιτάζουν με φόβο τους ακτήμονες και πεινασμένους λαούς. (...) Πριν από λίγους μήνες οι «διανοούμενοί» μας περιέφεραν μια εξοργισμένη κι' ανώδυνη διαμαρτυρία εναντίον της Ιταλίας που χύθηκε να φάει την Αβησσυνία. Κάποιος με ρώτησε αν θα την υπέγραφα. (...) Θα υπέγραφα, αν η διαμαρτυρία ήταν εναντίον της Αγγλίας και της Γαλλίας που έχουν όλο τον κόσμο κι αρνούνται να δώσουν και στους φτωχούς λαούς γη για να ζήσουν. Είναι οι απάνθρωποι παραχορτασμένοι κεφαλαιούχοι των εθνών και δεν αφήνουν τους άλλους λαούς, τους προλετάριους, να σηκώσουν κεφάλι».

**11.** «Έτσι την παίρνω και την παραδέχομαι μ' ευγνωμοσύνη. Η νίκη στο τωρινό καθεστώς θά 'ταν ολέθρια για την Ελλάδα. Θα θεμέλιωνε τους σημερινούς άτιμους και θα νάρκωνε το λαό, που άλλο τίποτα δε ζητά. Τώρα, όμως, η μεγάλη δυστυχία θα τον τονώσει ή θα τον εξαφανίσει. Και τα δυο καλύτερα από την άθλια φτωχοζωή τη σημερινή του».

**12.** «Τί φρίκη όλα αυτά τα σύνορα, τα γεμάτα μίσος και αίμα. (...) Συλλογούμαι τους Τούρκους, τους Βουλγάρους, όλους τους ανθρώπους που μας μάθανε να μισούμε. Τί γλύκα κυριεύει την καρδιά μου!»

**13.** «Τον Άνθρωπο πονούμε, γι' αυτόν μαχόμαστε, όχι για τους άθλιους τους τιποτένιους ανθρώπους».

**14.** «να καταστρέψουν τον παλιό (τον κόσμο των γονιών τους) και να δημιουργήσουν καινούργιο».

«Σαφής, αμείλιχτος, στενός πρέπει τώρα νά 'ναι ο σκοπός του Σκολειού. Αργότερα, αργότερα, σα νικήσαμε, με τη δύναμη του Θεού μας, τότε βλέπομε. Τότε θά 'ρθει η τέχνη, η μουσική, το ειδύλλιο. Κι αν ζούσαμε τότε, εμείς πρώτοι θα βάζαμε πάλι μίνες για νέα καταστροφή και δημιουργία».

**15.** «Αντί αγέλοι, αεροπλάνα τώρα, μα ο μυστικός σκοπός ήταν ο ίδιος. Ποιος; Να κουνηθεί το Τολέδο, να λυτρωθεί από τη σιγουράδα, τη φρονιμάδα και τη μετριότητα, να γίνει στάχτη, όραμα υψηλό, ολόχλωμος, ολοπλήγωτος μάρτυρας για μιαν ιδέα. Η ιδέα να φάει το σώμα,

να μην υπάρχει πια να θαμπώνει τη φλόγα. Έμεινε η ουσία του Τολέδου, όλα τα περιττά έγιναν στάχτη.

Ντρέπουμε που το γράφω, μα δεν ένιωσα καμιά θλίψη. Κάθε άλλο. Άγρια χαρά με κυριέψε. Το Τολέδο αυτό είναι πιο χρήσιμο στον άνθρωπο από το άλλο Τολέδο που είχα γνωρίσει και που τόσο με είχε απογοητέψει όταν το πρωτοείδα. Περίμενα ένα βράχο χωρίς νερό, χωρίς πρασινάδα, με ανθρώπους λιγνούς και λιγομίλητους. Κι είχα βρει μια γελαστή επαρχιακή πολιτεία με εμπόρους, φωτογράφους, παπάδες. Τώρα όλοι αυτοί υπάρχουν - το σόι τους εύκολα δεν αφανίζεται από τη γης - μα στα μάτια τους αντιφεγγίζουν τα ερείπια κι οι τρομερές σκηνές που είδαν κι οι φόβοι που πέρασαν - κι αυτό τους κάνει λιγότερο εμπόρους, φωτογράφους και παπάδες».

**16.** «Τη στιγμή εκείνη ακούστηκαν να ουρλιάζουν οι πρώτες πρώτες στη Λόντρα σειρήνες του κιντύνου. (...) Οι σειρήνες αναγγέλλουν τα εχτρικά αεροπλάνα που ζυγώνουν, τροκάνες τα δηλητηριώδη αέρια και τις αρρώστιες που ο σύγχρονος επιστήμονας βάρβαρος έμαθε τους ανθρώπους να ρίχνουν και ν' αφανίζουν τις πολιτείες. (...)

Μια άγρια απάνθρωπη περιέργεια με κρατούσε ακίνητο. Τούτη είναι, έλεγα με το νου μου, η πρώτη κραυγή, ο πρώτος επιθανάτιος ρόγχος του βιομηχανικού πολιτισμού. Δόθηκε το σύνθημα της καταστροφής. (...)

Ποτέ ως τώρα, συλλογίζομουν, δεν έζησα μια τόσο παγκόσμια κρίσιμη στιγμή. Ας τη χαρώ ως το τέλος!»

**17.** «Στα παλάτια της Κνωσού.»

**18.** «Η Νεολαία.»

**19.** «Από την ευτυχία, από την καλοπέραση κι από τη δόξα ποτέ δεν πλάθεται ο Θεός, παρά από την ντροπή, από την πείνα και τα δάκρυα».

**20.** «Μια φορά έλεγα: Ετούτος είναι Τούρκος και Βούλγαρος, ετούτος Έλληνας. Έχω εγώ κάμει πράματα για την πατρίδα, αφεντικό, που να σηκώνεται η τρίχα σου - έσφαξα, έκλειψα, έκαψα χωριά, ατίμασα γυναίκες, ξεκλήρισα σπίτια... Γιατί; Γιατί, λέει, ήταν Βούλγαροι, Τούρκοι. (...) Έβαλα μαθές γνώση, κοιτάζω τώρα τους ανθρώπους και λέω: Ετούτος είναι καλός άνθρωπος, εκείνος κακός. Δεν πάει νά 'ναι Βούλγαρος ή Ρωμιός; Το ίδιο μου κάνει είναι καλός, είναι κακός, αυτό μονάχα τώρα ρωτώ. Κι όσο γερνώ, (...), μου φαίνεται πως θ' αρχίσω κι αυτό να μην το ρωτώ. (...) Όλους τους λυπούμαι (...).»

## RÉSUMÉS

Pour Kazantzakis, *Ascèse* n'est pas qu'une métaphysique abstraite ; ses idées anti-humanistes sont utilisées aussi pour interpréter la réalité contemporaine. Ce n'est que confronté à la misère qui en résulte quand elles sont appliquées dans la réalité, qu'il les abandonne et devient un écrivain véritable.

For Kazantzakis, *Askitiki* is not just an abstract metaphysics; its anti-humanistic ideas are also used to interpret contemporary reality. Only when he is confronted with the misery that results from their application in reality, he abandons them and becomes a real writer.

Για τον Καζαντζάκη η *Ασκητική* δεν είναι μόνο μία αφηρημένη μεταφυσική, οι αντι-ουμανιστικές ιδέες του χρησιμοποιούνται και για να ερμηνέψουν την σύγχρονη πραγματικότητα. Μόνο όταν βρίσκεται απέναντι από την προκύπτουσα αθλιότητα, τότε τις εγκαταλείπει και γίνεται ένας αληθινός συγγραφέας.

## INDEX

**Index géographique** : Grèce

**mots-clel** Καζαντζάκης Νίκος (1883-1957), Ασκητική, Ελλάδα, Εικοστός αιώνας, Ελληνική λογοτεχνία

**mots-clesmk** ΚΑΖΑΝΤΖΑΚΙΣ ΝΙΚΟΣ (1883-1957), ΑΣΚΕΤΙΣΜΟΣ, ΓΡΕΚΙΑ, ΔΕΥΤΕΡΟΣ ΚΟΣΜΟΣ, ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΛΙΤΕΡΑΤΟΥΡΑ

**Thèmes** : Littérature grecque

**glossaire** Kazantzakis Nikos (1883-1957)

**mots-clestr** Kazancakis Nikos (1883-1957), Çileci (Askitiki), Yunanistan Yirminci yüzyılda Yunan Edebiyatı

**Keywords** : Kazantzakis Nikos (1883-1957), Ascesis, Greece, Twentieth century, Greek literature

**Mots-clés** : Kazantzakis Nikos (1883-1957)

**Index chronologique** : vingtième siècle

## AUTEUR

GUNNAR DE BOEL

Université de Gand